

à cheval ; car, depuis deux ans qu'il m'avait acheté le plus mignon des poneys, j'étais devenue une écuyère fort distinguée.

Oh ! la bonne vie que nous menions ! Pendant que mon père allait avec les hommes visiter ses domaines, moi, je restais assise auprès du foyer. Les fermières me faisaient fête. Je bavardais avec elles, avec leurs enfants, leurs drôles, aux cheveux embroussaillés, aux pieds nus, dont j'eus bientôt appris le patois. Je buvais leur délicieux lait, tout chaud, je croquais leurs châtaignes et je recevais leurs compliments, d'un air d'affabilité digne. Je me sentais si bien la reine de tout ce petit monde !

Au retour, si le sommeil me prenait, mon père m'asseyait sur ses genoux, m'entourait de son manteau, ne laissant à découvert que mon petit visage ; puis, il mettait sa fine jument au grand trot. Je me blottissais contre lui, ravie de me sentir emporter si vite, plongée dans un engourdissement délicieux qui n'était ni le rêve ni la veille ; et si j'ouvrais parfois mes yeux, ils rencontraient aussitôt son regard et son sourire.

Ce n'est pas que mon père fût d'une nature joyeuse. Il était, au contraire, plutôt froid, réservé ; en outre, la mort de ma mère avait ajouté à sa gravité une grande mélancolie ; mais pour moi, il avait toujours un sourire. C'est que j'étais sa consolation, sa joie, son rayon de soleil ; et lui, il était mon tout. Je baisais matin et soir le portrait de ma mère, mais avec un sentiment de tendresse dénué de regrets, car grâce à l'affection de mon père, je n'avais jamais senti que rien me manquât.

Je l'embrassai donc avec ma fougue habituelle ; sur le front, sur les yeux, sur les mains, partout où je pouvais l'attrapper. Puis, me reculant :

— Regarde, lui dis-je, comme je suis belle.

— Charmante ! répondit-il, après m'avoir examinée du haut en bas.

— Vous vous êtes distinguée, Manette, ajouta-t-il : elle me semble très bien ainsi.

— Mais, toi, repris je, comme tu es beau ! ça, pourquoi donc sommes-nous si beaux tous les deux ?

Et j'éclatai de ce rire heureux de l'enfance qui ne prévoit rien au delà du plaisir présent.

Mon père jeta un coup d'œil sur Manette, puis sur Fantille. Elles sortirent toutes deux sur la pointe des pieds, comme si elles avaient craint de réveiller un malade.

Il s'assit alors et me dit :

— Causons.

Je battis des mains.

— Quel bonheur ! quel bonheur ! m'écriai je : tu vas donc rester à la maison, aujourd'hui ? Je t'aurai donc à moi ? Maintenant, tu sors presque tous les jours sans m'emmenor. Oh ! quel bonheur !

Et j'entourai son cou de mes bras.

— Prends garde, chérie, me dit-il : tu chiffonnes mon col."

Comment ce mot si simple me fit-il pleurer ? Il faut dire que, bien que très fortifiée, j'étais encore terriblement nerveuse. Et puis, qui pourrait nier qu'il existe des pressentiments ? Jamais, auparavant, mon père n'avait réprimé d'un mot ni d'un geste, les plus fougueux élans de ma tendresse. Que signifiait ce respect tout nouveau de son costume ? Et si je voulais le chiffonner, moi, ce col ? si cela m'amusait ? Allait-il me faire de la peine, faire pleurer sa petite Toinette pour un col de chemise ?